

## “ PLUTARQUE A MENTI ”

« Plutarque a menti », le livre où Jean de Pierrefeu, intellectuel bourgeois patriote, rien moins que pacifiste, dénonce bien tardivement et bien amèrement, les insuffisances criminelles du Grand Quartier Général français pendant la guerre, a connu un vif succès de scandale. Les milliers de lecteurs bourgeois qui l'ont entre les mains, sont étonnés et blessés au vif par les accusations qu'il porte contre les Joffre, les Foch, les Nivelle, et, en général, contre la plupart de « nos gloires nationales les plus pures » : Bref, l'opinion bourgeoise s'est cabrée contre cette tentative — oh! combien faiblarde — de dégonflage de ses idoles guerrières. Le gros Léon Daudet a pondu illico un volume pour défendre ses chers grands chefs, et le général XXX vient de faire paraître, sous un anonymat courageux, un livre : Plutarque n'a pas menti, que l'éditeur nous présente comme La Réponse des chefs (sic).

Il nous paraît intéressant, à cette occasion, de publier dans Clarté, les réflexions suivantes que nous a adressées un de nos lecteurs, et qui nous ont paru, malgré leur caractère sommaire, parfaitement justes.

L'auteur de ce livre se flatte de posséder, tout comme Socrate, un démon spécialement occupé à observer ses faits et gestes et même ses pensées. Ce « démon familier », une manière d'ange gardien qui est un être excessivement avisé et prudent, lui a vivement déconseillé de publier son livre en lui montrant tous les ennemis qu'il allait se faire. La voix du démon n'a pas été écoutée parce que plus fort qu'elle, parlait celle du remords. C'est ce que l'auteur aurait bien dû ajouter dans une préface.

En effet, Jean de Pierrefeu était rédacteur du Communiqué Officiel. Il reconnaît que ce fut la plus belle entreprise de « bourrage de crânes » qui ait jamais existé. Il l'admettait d'ailleurs fort bien aussi longtemps qu'elle était indispensable pour prolonger le sacrifice, pour que le sang continue à couler. Mais il trouve que le mensonge officiel a assez duré et il ne comprend plus pourquoi les « historiens de la grande guerre » sont en train de faire aussi bien que lui. Il prétend que c'est tout à fait inutile et même que cela risque d'être nuisible pour la « prochaine ».

La plus grande partie de ce livre consiste dans une étude de la situation des armées et de leurs mouvements (vus du G.Q.G.) aux périodes les plus critiques de la lutte. Il montre combien l'enchaînement des faits est dû bien plus au hasard qu'aux combinaisons ou aux calculs des généraux ou des « brevetés ». Il proclame la faillite des théories de l'Ecole de Guerre pour se rapprocher de la conception de la « nation armée » qui fut celle de Jaurès. Mais il se laisse entraîner dans des discussions de problèmes de tactique et de stratégie qui ne peuvent nous intéresser. Il aurait mieux fait de suivre jusqu'au bout l'idée qu'il exprime quelque part :

« Ce n'est pas à moi de trouver les formations qui conviennent aux guerres modernes ».

Ce qui lui aurait évité le reproche qu'on n'a pas manqué de lui faire : de préconiser seulement une nouvelle répartition des « mérites » et de la « gloire » entre les « grands chefs », répartition qui serait plus conforme à ses sympathies personnelles. Il est vrai que son livre aurait été alors réduit aux quelques pages des premiers chapitres — ce sont les meilleures.

Il ne reconnaît plus dans les « histoires officielles » des Madelin, Hanotaux, etc, les années qu'il a vécues, les faits qu'il a observés, les figures des généraux qu'il a connus. Il cherche en vain au milieu des embellisse-

ments, des flatteries, des louanges, la vraie cause déterminante des événements, la « petite chose humainement vraie ». Et de là, il vient à douter de l'histoire telle qu'il la concevait, telle qu'on l'enseigne dans toutes les écoles. Il ne voit plus en elle qu'une légende n'ayant que de lointains rapports avec la réalité. Légende qui peut être belle, poétique, qui se prête toujours à d'amples développements littéraires, qui fut d'abord créée par l'imagination populaire et qui « conservait alors l'aspect naïf et familier de la vie » et qui n'a plus aujourd'hui que le « caractère platement noble et vertueux de la peinture académique ». Il va un peu plus loin : il se demande si l'histoire n'a pas été rédigée pour servir d'instrument à une classe dominante et pour tromper les peuples sur leurs destinées. Voici sa conclusion :

« L'Histoire serait-elle écrite pour les « beati possidentes », en vue de maintenir le peuple dans certaines voies et lui créer des idoles utiles ? Du coup, tout l'édifice historique des âges passés nous apparaît suspect. Plutarque a menti par ordre, par naïveté ou par timidité ! Les grands hommes, si j'en juge par ceux que j'ai vus de mes yeux, ne sont pas ce que l'historien les fait. Il fallait que l'expérience s'accomplît devant nous pour que nous prenions conscience qu'entre la réalité historique et l'histoire un abîme est ouvert ».

Chemin faisant, il nous assure qu'un artiste, un écrivain de valeur, doit posséder un génie bien plus vaste, un cerveau bien mieux fait que le plus grand des « Grands Capitaines ». Au fond, toutes choses qu'un militant d'un parti qui peut s'appeler sans ironie un parti contre la guerre, sait depuis fort longtemps. Mais ce livre sera surtout lu par des individus fortement attachés à toutes les idées bourgeoises. Les uns le rejeteront comme contraire à leurs intérêts. Une petite parcelle de vérité pourra-t-elle traverser la boîte crânienne, si consciencieusement bourrée des autres ?

Pour ma part, j'en doute fort.

M. L.

## Lucien-Paul est mort

Un deuil cruel frappe notre revue : Paul Louvat, Lucien-Paul, vient de disparaître.

Notre jeune camarade s'était, à nos côtés, consacré à cette revue, se spécialisant dans des études économiques.

Frappé d'un mal qui ne pardonne pas, pas un seul instant Paul Louvat ne songea au repos. D'hôpitaux en hôpitaux, malgré d'atroces souffrances et une fièvre incessante, il trouvait le moyen de continuer sa collaboration à notre revue. Il laisse inachevée une grande étude d'ensemble sur les suites économiques de la guerre de 1914 : « Qui va payer la guerre ? » dont Clarté a publié de si remarquables extraits. Paul Louvat mourait dans un hôpital de Haute-Savoie, le jour même de la parution de son dernier article dans notre précédent numéro.

Un camarade comme Paul Louvat qui disparaît, c'est un grand vide dans notre groupe. Il restera toujours vivant pour nous, par son exemple et par sa foi.

A tous ceux qui le connurent et l'aimèrent, la rédaction et le public tout entier de Clarté se joint pour présenter leurs condoléances attristées.